

sur le fleuve; un des forts est emporté; les Français passent la nuit en face du second. La journée du lendemain sera décisive. Les Anglais ont concentré leurs forces sur ce point. Vainqueurs, ils peuvent couper le pont et anéantir la petite armée. Peut-être serait-il plus prudent de repasser la Loire et d'attendre; mais Jeanne ne permet pas qu'on hésite. « A demain, à la pointe du jour! nous aurons beaucoup à faire, et je serai blessée. » Fidèle au rendez-vous, elle donne de bonne heure le signal de l'attaque. Les Anglais se défendent avec énergie, protégés par un rempart. Voyant que les assaillants commencent à faiblir, Jeanne se jette dans le fossé, prend une échelle, et l'applique au mur, lorsqu'un trait vient la frapper entre le cou et l'épaule. Percée de part en part, elle tombe sans connaissance, et les Anglais sortent déjà pour la prendre; mais quelques braves l'emportent, et vont la déposer sur l'herbe à l'abri du combat. Là elle revint à elle, fit mettre de l'huile sur sa blessure, et pria pour ceux qui se battaient encore.

CXLIII. Cependant le temps s'écoulait, et les Anglais tenaient toujours. Après des efforts inutiles, Dunois fait sonner la retraite, quand Jeanne, inspirée d'en haut, donne son étendard à un soldat, et, d'une voix prophétique, lui ordonne d'aller le planter sur le rempart ennemi. A la vue de ce drapeau bien-aimé, les Français s'élancent, saisis de cette furie qui décide des assauts. En un clin d'œil, et sans savoir comment, ils sont dans la bastille, et cinq cents Anglais sont passés au fil de l'épée. Leur chef, qui avait souvent insulté la Pucelle, se noya misérablement en tombant d'une passerelle qu'un boulet brisa sous ses pieds. Elle pleura sur le sort de cette pauvre âme. Tandis qu'elle essayait d'arrêter le carnage, le peuple d'Orléans se précipitait sur le pont pour se joindre au vainqueur et pour achever les Anglais. Il n'en resta pas un seul au midi de la Loire. Les autres, n'étant plus de force à continuer le siège, reprirent à la hâte le chemin par où ils étaient venus. Moins occupée de les poursuivre que de remercier Dieu, Jeanne fit dresser, encore sous leurs yeux, un

autel dans la campagne, et le peuple entier vint y entendre une messe d'actions de grâces. Le 8 mai, jour de cette délivrance après un siège de sept mois, est resté depuis lors une fête pour Orléans (1429).

CXLIV. Jusque-là Charles VII attendait comme pour éprouver la mission de Jeanne d'Arc. Elle avait sauvé Orléans sans lui, et elle venait le sommer de se laisser conduire et sacrer à Reims. Poser sur la tête du Dauphin la consécration royale, le relever aux yeux des peuples, était à ses yeux plus pressant que de livrer bataille aux Anglais démoralisés ou de leur prendre quelques petites places sur la Loire. Pour contenter les sages, il fallut pourtant d'abord forcer Jargeau, Beaugency, et assister dans la Beauce à un engagement, où deux mille Anglais restèrent sur le terrain. L'affaire s'étant décidée presque sans combat, Jeanne ne s'occupait que de soigner et de consoler les ennemis mourants. Enfin l'indolent Charles se crut assez fort pour l'écouter, et avec douze mille hommes ils prirent bravement la route de Reims. L'ennemi occupait les villes, et les regardait passer du haut des remparts, se demandant comment ils reviendraient. A Troyes, Anglais et Bourguignons furent plus audacieux, et tentèrent une sortie; mais ils furent honteusement repoussés. Fallait-il laisser derrière soi cette riche et forte cité? fallait-il en risquer l'assaut sans artillerie? partis également aventureux pour la petite armée. Jeanne promit que le lendemain la ville serait prise. Elle planta son étendard au bord du fossé, et ordonna tranquillement de le combler. Arbres, fagots, tables, tout y servit, et l'ennemi, pétrifié par ce travail magique, capitula et ouvrit les portes. Les bourgeois coururent aux églises, inquiets d'avoir prêté le nom de leur ville au traité qui avait livré la France aux Anglais. Mais Jeanne obtint qu'il ne serait question que de clémence, et fit racheter les prisonniers que l'armée anglaise voulait emmener à sa suite.

CXLV. Six jours après, le Dauphin faisait son entrée dans Reims, ville restée vierge du joug étranger. Quand il eut reçu l'onction sainte, que jamais prince anglais n'avait ob-



Jeanne d'Arc au château de Chinon. (P. 172.)

tenue en France, et que lui-même un an plus tôt ne pouvait guère espérer, Jeanne lui embrassa les genoux. « Gentil roi, lui dit-elle, maintenant est fait le bon plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans, et que je vous amènasse sacrer en votre ville de Reims. » Elle le sentait, sa mission était accomplie, la maison royale relevée, l'esprit français réveillé, et, heureuse de revoir ses parents accourus au sacre, elle ne demandait qu'à retourner à son village avec sa sœur et ses frères. Moins désintéressés, ce furent eux cette fois qui l'engagèrent à continuer pour sa famille une si belle fortune; et, quant au roi, ravi de posséder cette invincible jeune fille, qui à elle seule valait une armée, prenait les places, gagnait les batailles, il ne pouvait consentir à s'en séparer. Elle le suivit triste et inquiète, prévoyant une mort prochaine. Avec elle, il

entra à Soissons, à Laon, à Château-Thierry, à Provins, à Saint-Denis; malgré elle, il voulut enlever Paris, dont les habitants, compromis par tant de crimes, étaient décidés à se défendre avec rage. Ne sachant plus que se sacrifier, elle voulut, comme à Troyes, faire combler le fossé, et vint s'y établir sous une grêle de traits. L'un d'eux lui perça la jambe, et après avoir vainement essayé de rallier les Français, épuisée par la perte de son sang, elle fut obligée de se faire emporter. L'année suivante, le roi se reposant de ses faciles exploits, Jeanne se jeta dans Compiègne, que le duc de Bourgogne assiégeait en personne. Le jour même, elle fit une sortie, resta la dernière pour couvrir la retraite, fut entourée par l'ennemi, saisie, tirée à bas de cheval. L'invincible Pucelle était prise et aux mains de ses mortels ennemis. A l'éclat de ses hauts faits manquait la gloire suprême

CLIII. Ainsi se continuait par la main des manants et des bourgeois la délivrance commencée par la bergère de Domremy. Quant aux grands, vivant de brigandage, ils avaient pris la triste habitude de ne plus craindre ni Dieu ni le roi. Ce n'étaient qu'incestes, meurtres, parricides. La paix leur déplaisait. Pour les soumettre, il fallait des exemples. Le roi

se montra sans pitié. Un fils du duc de Bourbon fut cousu dans un sac et jeté à la rivière; à Nantes fut brûlé ce maréchal de Retz, sorcier, égorgeur d'enfants, que la postérité a nommé Barbe-Bleue. Il y avait encore bien d'autres coupables. Jean d'Armagnac s'appelait comte par la grâce de Dieu, faisait pendre les huissiers du parlement, et épousait sa propre sœur; mais Charles VII était l'obligé de cette famille, qui l'avait jadis défendu contre les Bourguignons. François de Bretagne enfermait son frère, le

condamnait à périr de faim, et, comme une pauvre femme avait trouvé moyen de glisser du pain à travers les barreaux du cachot, au bout de trois ans le prisonnier, qui ne mourait pas, fut étranglé. Or il fallait ménager le duc de Bretagne, dont le père avait ouvert la France aux Anglais, et qui promettait son alliance pour les en chasser.

CLIV. Remettant à d'autres temps le châtiement de ces grands criminels, Charles VII reprit la guerre contre l'étranger. La Normandie l'attendait comme un libérateur.

Mantes, Verneuil, Évreux, Lisieux, lui ouvrent leurs portes, et vainqueur il se sent assez fort pour investir Rouen. A la vue de cette grande cité frémissante, toute française de cœur et comme consacrée par le bûcher de Jeanne d'Arc, les Anglais ont peur; ils se retirent dans le château; peu de jours après, ils capitulent honteusement. L'hiver même

n'interrompt pas une guerre si bien commencée. Les deux gardiennes de la Seine, Harfleur et Honfleur, sont forcées. L'année suivante, Falaise et Cherbourg ouvrent leurs portes. La Normandie était reconquise; ce fut le tour de la Gascogne. En une campagne elle fut soumise avec sa capitale. Les Anglais y tentèrent un dernier effort; ils comptaient de nombreux partisans dans cette ville de Bordeaux, à eux depuis trois siècles; ils y jetèrent une armée, et tinrent encore un instant la fortune suspendue. Couvrant la

Gironde de leurs flottes, ils bravaient les Français, qui n'avaient pas un vaisseau. Heureusement les bourgeois de la Rochelle, les ducs de Bretagne et de Bourgogne en envoyèrent, et le fleuve fut intercepté. Affamé, Bordeaux se rendit, et pour peine de sa trahison perdit ses privilèges (1453).

CLV. Les Anglais ne possédaient plus en France que Calais, et avaient chez eux assez d'embarras et de guerres civiles pour les occuper longtemps. Tandis que leurs conquêtes et le sentiment du péril commun avaient ré-



Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. (P. 173.)

veillé chez un peuple avili le courage et l'esprit national, eux s'étaient habitués à une vie d'oisiveté et de pillage; ils avaient contracté les vices des grands seigneurs et des gens de guerre français; fléaux de Dieu, ils allaient être punis à leur tour. La France, au contraire, était dans l'élan d'une jeunesse nouvelle. Plus féconde que l'œuvre de

Charles le Sage et de du Guesclin, celle de saint Vincent Ferrer, de la petite sœur Colette et de Jeanne d'Arc portait ses fruits bienfaisants. De nouvelles familles, élevées par leur travail et leur bravoure, occupaient les manoirs déserts, apportant à la noblesse dégénérée un sang plus pur et plus vigoureux. Appauvries par la guerre, les villes étaient moins opulentes, mais plus sages et plus braves qu'en Flandre ou en Italie. Les routes étaient sûres; le commerce renaissait; troubadours et poètes avaient de nouveaux exploits à chanter. Quel sujet plus touchant, plus merveilleux, plus po-

pulaire, que les longs malheurs et la délivrance récente de la patrie? Les grandes familles de Bourgogne, d'Anjou et de Bretagne s'étaient soumises et réconciliées; les bourgeois de Paris et les docteurs de l'université avaient subi de salutaires et saisissantes épreuves. Le grand schisme fini, la France n'allait-elle pas reprendre ses glorieuses traditions, sa place en Europe et son rôle en Orient?

CLVI. Hélas! pourquoi les leçons du malheur sont-elles si peu durables? Pourquoi,

toujours vivace au lendemain de son châtiement, l'orgueil vient-il gâter les plus beaux succès et les plus douces espérances? Pendant que la multitude ne songeait qu'à remercier Dieu de ses bienfaits, un vieux levain d'indépendance couvait chez les professeurs, chez les évêques élevés dans le schisme et pétris d'illusions. En face du nouveau pape,

qui travaillait courageusement à l'ordre et à la réforme de l'Église, et qui tenait en Italie de sages assemblées, un concile rebelle, tout inspiré des doctrines de Constance, s'assemblait tumultueusement à Bâle, et proclamait son pouvoir souverain. Dissous, mais non séparé, il déposa Eugène IV, et couronna à sa place, sous le nom de Félix V, le duc Aimé de Savoie, qui venait de quitter le trône pour le froc. Charles VII eut la faiblesse d'écouter ces rancunes, héritage suranné de ses devanciers. Regrettant encore son pape d'Avignon, il prêta son appui à Félix V, qui n'en tomba pas moins



Supplice de Jeanne d'Arc. (P. 177.)

victime d'un ridicule général, et pour se consoler il publia à Bourges, sous le nom de pragmatique sanction, les principaux décrets du concile de Bâle. Non seulement l'infailibilité du pape était niée, et son intervention pour la paix avec l'Angleterre repoussée, mais tout envoi d'argent en Italie fut défendu; sous prétexte de liberté, le saint-siège n'eut plus aucune part à la collation des bénéfices; les élections ecclésiastiques ne furent rétablies qu'en apparence, comme une arme de guerre contre Rome, et n'arrêtèrent ni l'asservisse-

des souffrances, des tortures et du martyre; à la honte de ceux qu'elle avait vaincus manquaient l'ignominie d'immoler une pauvre fille sans défense.

CXLVI. Vendue au duc de Bourgogne et par lui aux Anglais, Jeanne fut conduite dans les prisons de Rouen. C'était peu de la tuer; il fallait dissiper le charme miraculeux de sa mission divine, et faire passer ses visions pour sorcellerie, ses victoires et le sacre de Charles VII pour l'œuvre du diable. Que des Anglais l'aient entreprise, la rage de la défaite les pouvait aveugler à ce point; mais, ô honte amère! ce furent des Français qu'ils prirent pour la juger; ce fut l'université de Paris qui dénonça ses crimes et réclama son sang; ce fut un docteur de cette université, un ami de Gerson et de Jean Petit, Cauchon, évêque de Beauvais, qui présida le tribunal et dirigea la procédure. On pouvait se croire revenu au procès des templiers. Après avoir condamné ceux qui avaient porté au delà des mers l'honneur et l'épée de la France, il fallait immoler celle que Dieu avait envoyée pour sauver sa patrie du joug de l'étranger. Mêmes formes, même perfidie, même issue; seulement, au lieu d'un ordre riche et nombreux, digne d'exciter les soupçons, la haine ou l'envie, il s'agissait d'une pauvre vierge, jeune et pure, sans autres biens que son courage et sa piété.

CXLVII. La voie était toute tracée; obtenir par des promesses, des mensonges ou des tortures, que Jeanne soumettrait ses visions au jugement de l'Église, puis lui déclarer que l'Église les regardait comme l'œuvre de Satan, et, si elle résistait, la brûler comme relapse: telle était la marche bien connue de ces tristes procès. Longtemps la candide simplicité de Jeanne déjoua l'astuce de ses juges: « Dieu pouvait-il contredire par ses ministres ce qu'il lui avait dit par ses anges et par ses saints? D'ailleurs elle se fût volontiers soumise au père des fidèles; mais les docteurs de Paris, qu'avaient-ils de commun avec le pape, et de quel droit prétendaient-ils décider à sa place? Étaient-ils bien l'Église? » Les juges ne se laissèrent pas arrêter par cette objection qui

démasquait leur justice hypocrite. Ils obsédèrent leur victime, et lui promirent sa liberté. De guerre lasse, au bout de cinq mois elle céda, et se perdit. Condamnée à une prison perpétuelle, elle vit bientôt qu'on l'avait trompée. Mais il était trop tard pour réclamer; au premier mot qu'elle dit son bûcher fut dressé.

CXLVIII. Munie des sacrements, accompagnée de deux pauvres mais braves religieux, Jeanne monta sur la charrette fatale, et fut conduite sur la place du Vieux-Marché, au milieu d'une foule muette de pitié et d'horreur. Les Anglais avaient hâte d'en finir, de peur que la victime ne vint à leur échapper. Les juges étaient moins pressés, et se plaisaient à prolonger le supplice. La pauvre condamnée dut subir le sermon d'un prédicateur de Paris et les exhortations de l'évêque Cauchon. Enfin le bourreau approcha sa torche; la flamme monta: Jeanne fit descendre son confesseur, qui s'oubliait à la consoler; seule avec une croix qu'elle tenait embrassée, elle attesta encore une fois que ses visions venaient de Dieu, et disparut dans les flammes en criant le nom de Jésus (1431). Un soldat qui avait apporté un fagot au bûcher en vit sortir une colombe. Le bourreau, épouvanté, croyait que jamais Dieu ne lui pardonnerait, et les Anglais, tout tremblants, disaient: « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »

CXLIX. En effet, la mort héroïque de Jeanne d'Arc mit le sceau à sa mission divine. Désormais une fatalité vengeresse arrêta les conquêtes, renversa les entreprises de l'étranger; un ver rongeur mina la maison de Bourgogne, qui avait vendu la Pucelle à ses ennemis, et bien que l'ingrat et léger Charles VII n'ait rien tenté pour le salut de cette bienfaitrice, il n'en recueillit pas moins les fruits de sa noble vie; il resta vainqueur des Anglais, sacré roi de France aux yeux de tout son peuple. En lui la défense du pays retrouva un centre, le patriotisme un représentant; bon ou mauvais, le roi redevint le chef, le drapeau des intrépides bourgeois qui, depuis un siècle, défendaient leurs villes contre les Anglais; des braves paysans qui

les traquaient dans les campagnes, et des fiers gentilshommes qui tenaient encore dans leurs châteaux.

CL. Tout d'abord seconda ce retour de prospérité et l'essor du nouveau règne. Le duc de Bourgogne le premier, qui avait si longtemps trahi, fit amende honorable. Son coupable père, Jean Sans-Peur, n'était que trop vengé, et lui-même, traité avec un juste mépris par les Anglais, était à son tour las de leurs injures. Charles VII consentit à fonder à Montereau un couvent et une église pour le repos de l'âme du père; il laissa au fils, Philippe le Bon, Péronne et les villes de la Somme, rachetables pour quatre cent mille écus d'or (1435). L'année d'après, Paris, dégoûté de ses meneurs, vexé par les Anglais, à demi ruiné et à demi désert, ouvrit ses portes aux gens du roi. La garnison ennemie s'enferma d'abord à la Bastille; mais, bloquée et sans vivres, elle capitula et obtint de s'embarquer pour Rouen.

CLI. Il y avait bien à faire pour relever cette capitale en ruines. Le plus pressant était de la nourrir, et, les routes étant peu sûres, de dégager au moins d'un côté le cours de la Seine. Plus brave cette fois que de coutume, Charles VII s'en chargea en personne, et un des premiers monta par une échelle sur les remparts de Montereau. L'année suivante, ayant du canon, il battit en brèche les murs de Meaux et dégagea la Marne. Puis ce fut le tour de Melun. Mais ce n'était guère que la moitié de la besogne; les Anglais restaient solidement établis à Pontoise, aux portes de la capitale, et empêchaient toute culture dans ces belles plaines. Quatre fois des renforts venus de Normandie les ravitaillèrent, et offrirent la bataille aux Français; quatre fois le prudent Charles recula. Sa persévérance fut récompensée. La place fut enfin serrée de près et battue par l'artillerie; la brèche devint praticable; après un assaut de cinq heures et une résistance furieuse, la ville était prise. En même temps les bourgeois de Dieppe ouvraient leurs portes à un capitaine rôdeur, et chassaient les pirates anglais installés chez eux. Inutiles furent les efforts de l'ennemi par terre et par mer

pour reprendre ce port si précieux pour lui.

CLII. Fort de ses exploits, Charles VII parcourut en vainqueur les bords de la Loire et de la Garonne, exhortant les paysans à courir sus aux brigands et rétablissant partout l'ordre et la paix. Les Anglais étaient fatigués: ils demandèrent une trêve. C'était le temps qu'il fallait pour réorganiser le royaume contre eux et puis les achever. Le peuple ne demandait qu'à labourer ses champs, tailler ses vignes et rebâtir ses maisons. N'ayant, pour se défaire des gens de guerre, d'espoir que dans le roi, il consentit volontiers, et sans convocation d'états généraux, à payer une taille de douze cent mille livres pour entretenir en tout temps quinze compagnies de cent lances ou de six cents hommes chacune. Le roi, ayant seul le choix des capitaines, fit proposer aux chefs de bandes d'entrer à son service; ceux qui acceptèrent furent dispersés avec de petits détachements dans toutes les villes du royaume; les autres restèrent isolés et traqués dans les campagnes. Ainsi, à la place des anciens ordres militaires, qui avaient malheureusement disparu, et des chevaliers, qui de champions de toutes les bonnes causes étaient devenus de véritables brigands, se formaient une gendarmerie royale, premier noyau des armées régulières. Outre ces neuf mille cavaliers, Charles VII ordonna que dans chaque paroisse un bon compagnon, ayant fait la guerre, s'armerait à ses frais, et s'exercerait les dimanches et fêtes au tir de l'arc. En échange, le franc archer était exempt de la taille et recevait une solde en temps de guerre. Ce fut le premier essai d'une infanterie à opposer à celle des Anglais. Des aventuriers, Lahire, Xaintrailles, Dunois, remplacèrent à la tête de ces troupes les princes et les seigneurs, et la petite bourgeoisie des villes fournit au roi des ingénieurs et des généraux. Un marchand qui avait trafiqué en Orient, Jacques Cœur, apprit aux Français l'art des sièges et l'emploi de l'artillerie, où les Turcs surpassaient de beaucoup les Anglais. Devenu argentier du roi, il procura de l'argent pour fondre des canons.